

reviendraient le couteau entre les dents pour me piquer ma réserve de Smarties cachée sous mon matelas.

Pourtant, ce n'est ni l'anglophobie, ni la germanophobie de pépé qui firent de Marcel un idiot. Je m'explique. Un soir d'été, nous mangions des noix dans la cour de la ferme quand une soucoupe volante se plaça en vol stationnaire juste au-dessus de nous. La soute s'ouvrit, un rayon jaune en sortit et Marcel qui grognait, se mit brusquement à voler. N'écoulant que son courage, pépé se rua dans la cuisine et en ressortit armé de son fusil de chasse. Il tira deux cartouches de "double zéro" qui ne firent pas même une égratignure sur la carlingue de l'OVNI. Papy rechargea, tira à nouveau. Rien. Marcel disparut dans le ventre du vaisseau qui prit rapidement de l'altitude.

Grand-mère, énervée par les coups de feu, déboula dans la cour en gueulant de faire moins de bruit parce que nous faisons peur aux vaches qui lui avaient déjà renversé deux seaux pleins de lait. Elle ne comprit rien au récit incohérent que je lui fis et me colla une fessée pour m'apprendre à crier comme un sauvage et à gesticuler comme si j'avais le Diable au corps. Il faut dire que je lui avais soutenu que pépé s'était battu contre des Martiens qui ressemblaient à des tulipes en lévitation, surmontées d'un œuf sur le plat et que, pour finir, Marcel avait été abducté. Quant à grand-père, il était resté planté au milieu de la cour, les bras ballants et fixant la Lune.

Le lendemain, à notre grande surprise, Marcel était de retour, un peu étourdi, mais en bonne santé. Pépé était fou de joie. Il pleurait et embrassait son chien. Devant ce spectacle, grand-mère secouait la tête d'un air dubitatif (elle devait penser que le vieux perdait la boule). Quant à moi, j'étais heureux de retrouver mon compagnon de jeux favori. Mais, en même temps, je ne pouvais pas m'empêcher de me méfier de lui. Il avait tout de même été enlevé par des Extraterrestres qui lui avaient certainement greffé une caméra sur le nerf optique, un micro sur le tympan et un émetteur/récepteur dans la truffe dans le but de nous étudier.

Cependant, je ne comprenais pas les Martiens. À l'heure de la télévision et des avions supersoniques, pourquoi ont-ils enlevé le chien d'une ferme perdue dans la cambrousse ? Les seules informations qu'ils ont pu collecter sont la blague à tabac de pépé, dans laquelle Marcel fourrait toujours sa truffe (t'as le bonjour de Larsen), les bas anti-varices de mémé et mon derrière que Marcel reniflait ou mordait selon son humeur. Ils penseront certainement que nous sommes une société arriérée et qu'il est de leur devoir de nous coloniser pour nous apporter la civilisation et ce serait à notre tour d'apprendre que nos ancêtres sont les Gaulois, qu'ils portent la moustache et qu'ils ont les cheveux blonds. Je ne serais même pas étonné de voir sur une boîte de chocolat en poudre mon cousin Joël déguisé en tirailleur sénégalais et affirmant : « Y'a bon Banania ». Quelle horreur ! C'est pourquoi je me suis préparé à l'invasion en vérifiant l'état de mon lance-pierres et en apprenant à Marcel à attaquer les Martiens. Ce qui m'a valu une dérouillée pour avoir utilisé l'épouvantail comme mannequin et a rendu encore plus stupide le chien. Mais, ne craignez rien, Terriens, Marcel et moi, nous veillons.

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

<http://www.bleton.com/acd>

© Ambition chocolatée et déconfiture, 2001

ACID

REVUE LITTÉRAIRE



Mon chien Stupide

Numéro 21
FÉVRIER 2001

GUDULE DELUXE.....Illustration de couverture
ANARCOCOCHINO.....Caméra
ANTON OTTERO.....Les séances protocolaires
ALBA.....Mon chien stupide
LA MORUE AUX CAMÉLIAS.....Putain de
rhumatismes
L'OUTARDE.....Au pied d'Alice
DOCTEUR PÉPONE.....J'aime bien les bêtes
(pour une fois)
STEPH'HELP'F.....Sourde vérité
JUSTINE RISTAJEX.....Mon chien stupide
VALE POHER.....Contrefaçon
LE THÉOLOGIEN DES DOLOMITES.....Marcel
est un extraterrestre

UN NUMÉRO
PAR MOIS
GRATUIT

Caméra

ANARCOCOCHINO

Exordio

Immobilis
Statues de stuc
Gargouilles qui dégobillent
Œil de bœuf et chiens assis,
Vigiles de chiens stupides
Tous plantés là pour épier
Supplantés par la caméra, la modernité
Mobile

Narratio

Elle est toujours là
La caméra
Pour la caillera,
Pas pour le fils à papa.
Toi, tu crois qu'il sort le larfeuille ?!
Mais foi d'œil de caméra,
Pas à pas il a rempli le cabas :
les châsses chouffent, roulent et rodavent.

Confirmatio

Il passe à l'as à l'accueil
Tandis que se brise la caillera
- poukave par la caméra -
Sur l'écueil des keufs.

Peroratio

Après le biiiiip...
Vient toujours la bâââffe...
Mieux vaut une tête de Lagaffe
Que le hâle halal d'Habib.

Les séances protocolaires

ANTON OTTERO

Le dispositif était le suivant : nous arrivions dans la chambre, à la main un verre de griottes noyées sous la robe épaisse d'un vin rouge plutôt médiocre. La patiente était allongée sur un matelas dépouillé de ses draps qui gisaient confusément au sol. Mon assistant me tendait alors la fiche signalétique de la patiente et précisait par une moue indignée qu'elle n'avait pas voulu prendre ses cachets dans la matinée. A mon tour j'affichais une mine sévère pour marquer mon mécontentement et souligner que je n'acceptais pas dans cette clinique qu'une de mes malades brave mes savantes prescriptions. La patiente, à qui on avait retiré tout ce qui serait superflu par la suite, singeait une petite grimace d'une candeur mutine et, se redressant pour caler son dos contre la paroi métallique du lit, elle devait ajouter en roulant des yeux : oh oui, je suis une grosse méchante et j'ai besoin d'une fessée pour me faire pardonner, n'est-ce pas docteur ? Après quoi, j'aurais dû me plier aux exigences du protocole, fesser aussitôt la rebelle et me mettre à l'ouvrage pendant que l'assistant faisait quelques croquis de mes emballements palliatifs. Mais les choses ne se sont pas passées comme je l'avais prévu et je me sens contraint ici de revenir quelques mois en arrière pour que vous y voyez un peu plus clair. J'ai connu le docteur Berton à l'occasion d'une fête champêtre qu'il organisait chaque année dans sa propriété, près du littoral. Je savais qu'il faisait des miracles pour guérir les maux de tête et les douleurs cervicales et, après m'être entretenu avec lui au cours de cette soirée par ailleurs enivrante mais scandaleusement guindée, il me donna rendez-vous à son cabinet en me précisant qu'il fallait venir à jeun et sans stress.

Le jour dit, sortant confiant du travail, je retrouvai dans sa blouse blanche le docteur Berton qui pria sa secrétaire de bien vouloir annuler ses rendez-vous du soir. Je le suivis dans son modeste cabinet où il me demanda de me déshabiller. Nous allons voir tout ça, me dit-il de façon laconique.

Tandis qu'il auscultait l'antre de mes yeux et infiltrait ses lumières serpentineuses au creux de mes oreilles, je détaillai le menu de mes journées migraineuses qu'aucun alcool fort n'arrivait à soulager. A ma connaissance, personne dans ma famille n'avait à ce point souffert de la tête. De sa voix lente et sourcilieuse de n'écouter aucune des syllabes qu'il roulait entre ses lèvres pincées, il me demanda si, par hasard, j'avais de temps à autre des douleurs de type abdominal. En répondant par l'affirmative, je vis à son expression que j'apportai un élément de réponse qui confirmait son silencieux pronostic. Et lorsque que j'appuie comme ceci, est-ce que vous avez mal ? Ma réponse écorchée ne se fit pas attendre, le poids de sa main sur mon ventre m'arrachant un cri guttural. Et pourtant, dit-il de façon à paraître le plus détaché possible, je n'ai fait que poser ma main sur votre abdomen. Voulez-vous bien retirer à présent votre caleçon ? J'aurais besoin de vérifier certains éléments.

Sur le coup, je ne crois pas avoir réagi de quelque manière que ce soit à cette demande, simplement j'ai pensé que s'il s'agissait d'un problème grave, je devais tenir à la disposition du docteur Berton mon corps fatigué et inquiet. Il me palpa le sexe pendant deux ou trois minutes qui me parurent une éternité et, comme pour justifier l'étalage de ses doigts sur l'un ou l'autre de mes testicules, il me demanda sans détour :

- Récemment, avez-vous eu l'occasion de vous en servir ?
- Je vous demande pardon ?
- Je voudrais savoir si vous faites travailler ce membre ? reprit-il sur le même ton. Embarrassé par autant de clarté dans une seule et

même question, je n'eus pour seule réponse qu'une phrase bafouillée entre deux hoquets de gêne :

- Eh bien, voyez-vous, ma femme m'a quitté... il y a un peu plus d'un an, et depuis je n'ai pas vraiment...
- Très bien. Est-ce que vous aimez vous soulager au lit, sous la douche, ou ailleurs, je veux dire dans votre voiture, dans une salle de cinéma, par exemple ?

Le ton très affecté et professoral du docteur Berton me le rendait intimidant et moi, allongé comme je l'étais, pareil à un ver nu contraint de s'extraire de la pomme sous l'effet d'un violent pesticide, je tachai de broder un semblant de réponse qui parut lui déplaire :

- Vous savez, avec le travail que j'ai, je n'ai pas vraiment le temps pour ce genre de...
- Suffit.

D'un geste vif de la main, il m'invita au silence et reprit à sa guise la salve des questions en harponnant du regard mon visage déconfit :

- De vous à moi, monsieur... Combien de fois vous branlez-vous dans la semaine en imaginant une bouche qui vous ramone la poutre ?
- Ecoutez, docteur Berton, je veux bien vous répondre, lançai-je encerclé par le trouble, mais si vous voulez d'abord me lâcher mes... Merci... Je vais être franc avec vous, docteur, puisque vous me le demandez... Je n'ai jamais été doué pour le sexe. Voilà. Je vis le sexe comme un outrage permanent et chaque érection est pour moi une épreuve qui entame mon moral et rouille mes nerfs au point de court-circuiter parfois mon désir de vivre. Les femmes - j'en ai connu quelques unes - s'accordent à dire qu'elles se sont beaucoup ennuyées entre mes bras ; au lycée (quel amer souvenir) on me baptisa la Molle et les filles racontaient que j'étais l'antibiotique idéal à leurs fantasmes insomniaques. Après des années d'errance bourgeoise je tombai sur une femme qui trouva le prétexte du mariage pour s'enfiler toutes les belles gueules viriles des environs... Vous savez, docteur, je suis lucide : mon corps n'a jamais poussé à la consommation. C'est comme ça. Pour revenir à votre question initiale, je dirai en moyenne deux à trois fois dans la semaine. Quand c'est une semaine de grand déballeage.

Le docteur Berton, qui n'avait pas cessé pendant mes explications laborieuses de tapoter avec le bout de son doigt le côté gauche de ma hanche, se leva de son siège en spirale et, me tournant le dos, le visage voilant la fenêtre givrée que venait fouetter un vent peu amène, me déclara de la voix d'un baryton échauffant son muscle :

- En censurant vos instincts, monsieur, vous instruisez votre corps d'une façon bien curieuse. Si vous continuez ainsi, vos maux de tête, vos problèmes de cervicales ne seront rien comparés à l'ampleur de la déflagration prochaine, sachez-le. Viendront s'ajouter à la liste des douleurs des crispations à l'estomac, des dérèglements de la prostate, des infections aux gencives, aux mollets, et des névroses obsessionnelles auront raison de vos nuits sans sommeil.

Réajustant les manches de sa blouse, le docteur Berton se retourna enfin vers moi et, comme pour imprimer un caractère solennel à ses propos, il racla sa gorge et conclut :

- Dans votre intérêt je préconise une solution d'urgence. Etes-vous prêt à entendre le protocole d'usage ?

- Oh oui je suis une grosse méchante et j'ai besoin d'une fessée pour me faire pardonner.

Ce qui me choqua, du reste, ce n'était pas tant de voir le déshabillé si impudique de madame Berton - que je connaissais par ailleurs à peine - que les yeux salivants de son mari qui, coincé dans une blouse en cuir trop étroite pour ses épaules, prenait un soin maniaque à faire le croquis de sa femme pavanant ses formes cubistes sous un halogène décati. Comme à chacune de ces rencontres sous le patronage d'Hippocrate, j'avais à portée de main ce verre infâme de vin rouge où trempaient trois ridicules griottes et tandis que je tâtai lascivement entre mes cuisses pour signifier à l'impatiente madame Berton que j'en avais envie, là, tout de suite, monsieur Berton, jouant les assistants médicaux avec une rare

délectation au point que je n'osais plus l'appeler docteur sans quoi il m'aurait volé dans les plumes, me poussait à livrer mon dernier chant du cygne de la journée tandis qu'il croquait au crayon gras la grimace reptilienne de sa femme enroulée sur elle-même, prête à me sauter à la gorge.

Ce qui m'inquiétait en sourdine, c'est que, contrairement à ce que m'avait affirmé le docteur Berton certain de sa science, ces séances de simulation sexuelle réduites à l'exiguïté de cette chambre d'hôtel miteuse n'avaient en rien modifié le flux lancinant de mes maux de tête. J'en étais arrivé au point de sauter les repas du midi tellement les cachets du matin broyaient par assauts fulgurants les parois confuses de mes intestins. Jusqu'à ce jour, je n'avais rien osé dire au docteur Berton de peur de contrarier les bons soins qu'il disait vouloir me prodiguer. Lui et son épouse, inséparables dans l'abdication de ma douleur, disaient se donner beaucoup de mal mais leurs efforts conjugués - c'était une garantie - mettraient un terme heureux à ce qui ne serait plus à l'avenir qu'un mauvais souvenir. Mais la douleur tenace, embaumant jusqu'à cette chambre soumise à l'ivresse, m'obligea à ouvrir ma gueule :

- Docteur Berton, je suis désolé, mais je me sens dans l'obligation de mettre fin à ces séances. Croyez bien que je regrette amèrement cette situation pénible pour chacun d'entre nous.

Me tournant vers madame Berton, j'expliquai avec un râle de lâcheté qu'elle n'était en rien responsable de mon impuissance et que seule la persistance entêtante de mes migraines me contraignait à finalement abandonner la partie.

Sans dire mot, mais d'un mouvement sec du menton, le docteur Berton ordonna à sa femme de se rhabiller. Il me scruta suffisamment derrière ses lunettes trop larges pour ses yeux pour que je sente mes joues s'empourprer. J'allai encore m'excuser pour cette dérobade honteuse lorsque, comme ébranlé de l'intérieur par un moteur devenu fou, le docteur me mit à la porte de la chambre en me traitant pêle-mêle de fiente, de crevure et de clébard stupide. Et d'un ton résolument fielleux, il ajouta avant de claquer la porte :
- Et que je ne vous revoie plus par ici, Monsieur-la-Molle.

Il s'avéra, ainsi qu'en fit l'écho un article de presse scrupuleusement détaillé, que je ne fus pas la seule victime du couple Berton que l'opinion publique avait fini par accabler du sobriquet ludique de "cochons sophistiqués". Bien avant de s'installer dans cette bourgade, ils avaient en effet sévi dans des villes de grande importance où les proies étaient certes nombreuses mais sans doute moins serviles que je ne l'avais été moi-même. Et dans l'affaire, voyez-vous, je perdais beaucoup d'argent et de temps, et mes maux de tête me poursuivaient jusqu'à la fin de l'hiver.

Je suis donc bien heureux de vous avoir rencontré, monsieur Wing. Je sais que l'acupuncture fait des miracles et il me tarde de me lever un de ces quatre matins sans que le sifflement programmé de la théière empoisonne rageusement mes tympans. Seulement, je voulais vous demander, simple curiosité : avant que je ne ressemble à l'un de ces fakirs troués de toutes parts, dites-moi, combien de temps dois-je encore rester ligoté à votre lit ?

Mon chien stupide

ALBA

Sans cesse recommence
La danse des mariés
sur la photo jaunie
Sans cesse se balance
Le bouquet suranné
Au milieu des amies
On voit bien qu'il sourit
Elle a les yeux perdus
Il a l'air sûr de lui
Revenu de ses champs
Elle se voit déjà nue
Déjà pressée de nuit
Son corps semble trop blanc

Petit comme un enfant
Combien de fois combien
Pourront le satisfaire
Elle en tremble en dedans
Elle qui ne sait pas bien
Amants imaginaires
Rêves de mariage en blanc
Elle fait front au néant
Sur la photo jaunie
il semble très heureux
A côté de ce vide
Durable d'une vie
Elle attend qu'il soit vieux
Libre d'un chien stupide
Libre d'un chien stupide.

Putain de rhumatismes

LA MORUE AUX CAMÉLIAS

En ce moment je ne sais pas ce que j'ai, ma vieille carcasse me fait souffrir. Et puis je n'entends plus comme avant. Ho, pensez donc, je n'y vois plus depuis longtemps, la cataracte qu'ils disent. Je perds pas mal de cheveux aussi ces derniers temps. C'est la mère qui gueule ! Elle dit que j'en laisse de partout et que ça lui fait plus de boulot qu'avant.

De toute façon je m'en fous, elle n'a plus que ça à foutre, passer l'aspirateur, maintenant qu'elle attend son troisième lardon. Elle se traîne presque autant que moi, c'est bien simple, ça me débecte de la voir déambuler comme une grosse vache qui cherche un train, elle en a d'ailleurs le regard, morne mais avec cette expression hébétée répugnante propre aux ruminants et aux femmes enceintes. En plus, elle pue, je peux vous dire qu'à sept mois de gestation, les hormones carburent, ça sent la crème rance, c'est dégueulasse. Dire qu'elle trouve que moi je sens le vieux bouc. Mais bon, je l'aime bien, c'te pauvre vieille, c'est vrai quoi, c'est elle qui me fait à bouffer.

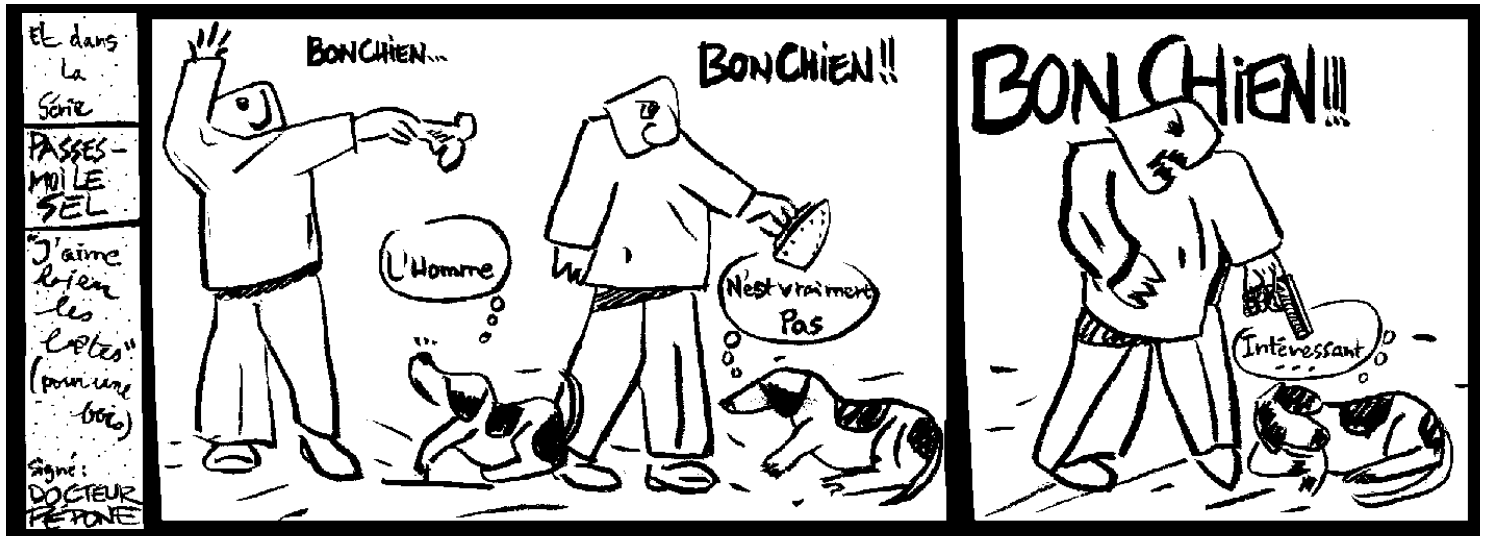
Et puis, elle me prépare une surprise pour mon anniversaire. Elle va m'envoyer dans une sorte de maison de repos, je suis sûr que c'est le genre bains à remous, massages et collations cinq étoiles. Je sais qu'il n'y a qu'un mauvais moment à passer, c'est la piqûre, si, si, elle l'a dit à Raymonde la voisine même qu'elle a ajouté qu'elle ne pourrait pas regarder parce qu'elle a quand même un cœur. Tout ce cinéma pour une petite prise de sang. Faut-il qu'elle m'aime, c'te grosse ?

Alors j'attends et j'essaie de dormir. Putain de rhumatismes ! C'est pas canin cette manière à mon âge, j'arrive plus à me lécher les couilles là-dedans et je ne vous parle même pas du trou de balle ! Pourtant ça me ferait passer le temps, de dormir un peu. Mais je m'en fous, ce week-end, je l'aurai mon KING SIZE BED !

Au pied d'Alice

L'OUTARDE

Non, décidément, ne me regarde pas comme ça.
Je ne t'ai pas battu.
Arrête de revenir.
Viens voir, viens.
Et quand je souffle sur toi, ne prends pas cet air à en redemander.
Là, là, tout doux, c'est ça...
La ramène pas je te dis.
Et puis ne me mords pas, je n'aime pas.
Toute cette bave.
Lèche-moi encore.
Queue basse et queue qui bat.
Debout, assis, couché.
C'est moi la chienne.



Sourde vérité

STEPH'HELP'F

Ce chien là écoute, il embrasserait bien les gens s'il avait des bras, ses gestes seraient à coup sûr totalement gratuits. Depuis quelques mois où il vit chez eux, il a appris à aimer et surtout à apprécier. Il reste souvent près d'eux. Eux ne parlent pas toujours avec justesse, alors il éprouve quelques difficultés à comprendre parfois, ils sont plutôt instables, ça le rend triste quand ils sont tristes, mais les chiens ont cela de stupide : ils restent.

Avec les chiens, il n'y a pas de faux silences, ni de phrases à tiroirs. Ce chien dont je vous parle a raison mais il ne sait pas pourquoi. C'est vrai, il en a rien à foutre des araignées, des chauve-souris, des serpents à sonnettes, à lunettes, des doryphores, des coccinelles, des fourmis rouges, il en a rien à foutre de tous ces hommes qui réfléchissent et qui meurent quand même, lui, il est bien loin de tout ça, il occupe ses heures à attendre ses maîtres. Chez eux c'est sa salle d'attente... Il est tranquille, fidèle, serein, stupide.

Mon chien stupide

JUSTINE RISTAJEX

Troisième étage, vue sur la rue. Rideaux qui coulent le long des murs. Sur la corniche des pics à pigeons et dans le ciel, cachée au bleu, épinglée loupittante et mobile, Orion sur le berceau de mes cratères.

J'en ai creusé des mots, j'en ai bouffé des plâtres avant de lui ouvrir. Pour faire bouger l'abîme. Délimiter les fours de la passion. Dix jours qu'il était là, puant devant ma porte, hirsute et glauque, et geindre au moindre de mes pas l'enjambe.

Dort à ma couette et aux talons, à vue du jour et des façades. Mate encore les voisins de la cuisine, son dos trop mou, sa queue trop raide.

Quand je bredouille mes bouts de phrases tu baves tes riens, t'essuies en boule, renifle et lèche à mes acquis. J'ai beau hurler sadique et creuse, jouer du coude, bloquer les reins, du talon à la tête c'est toi qui hante et qui m'exulte. En quelques jours j'ai oublié toutes les traces, un doux parfum de dominé et ma colère qui va stagnante. Partir le ciel et la fenêtre de mes mots, c'est comme ôter ton paradis de mes mystères, s'évaporer et aller lèche... s'entrebaillant.

Contrefaçon

VALE POHER

Je me souviens de l'odeur du serpolet dans les prés. Je t'ai toujours ramené dans le troupeau quand tu t'éloignais un peu trop. Maintenant c'est moi qui m'égare. Tu m'avais dit d'être patiente. J'attends encore. Je ronge l'os que tu m'as donné. Je m'en ronge les sangs. Et puis je te croise, par erreur. Des années après, par hasard. Tes quelques mots me glacent. Hypothermie. Blottie tout au fond de ma couverture de survie, j'attends que quelqu'un me fasse un bouche à bouche. Un de plus. Ça fait maintenant une demi-heure que j'attends, enveloppée dans mon enveloppe de métal. Ils m'ont savamment ranimée, je veux dire sans la langue et l'haleine légèrement mentholée. Je ressemble à une papillote sans la blague autour.

Les chroniques du Pays Bigouden Sud :

1. Marcel est un extraterrestre

LE THÉOLOGIEN DES DOLOMITES

Je ne vous ai jamais parlé du chien de mon pépé, Mers el-Kébir, que celui-ci s'est toujours obstiné à prononcer et à écrire Marcel Kébir. Il l'avait prénommé ainsi en souvenir de son camarade, Marcel, mort à Mers el-Kébir le 3 juillet 1940 au cours de l'attaque lancée par la Royal Navy contre la marine française pour éviter qu'elle ne tombe aux mains des Allemands. Il nous racontait que son copain se traînait vers lui les yeux pleins de larmes, agrippant d'une main le pont du cuirassé "Dunkerque" et de l'autre retenant ses boyaux qui se tiraient.

Papy en avait gardé une haine farouche envers les "Rosbeefs" et, par la même occasion, envers les "Fridolins" pour qu'il n'y ait pas de jaloux. Il avait donc dressé Marcel Kébir à attaquer les mollets blancs des touristes qui débarquaient pacifiquement chaque été sur nos plages. Mais nous n'étions jamais bien sûrs qu'il s'agissait d'Anglais ou d'Allemands. En tout cas, ils ne parlaient pas français et encore moins breton.

Marcel nous ramenait régulièrement un morceau de bermuda ou le fonds d'un sac de plage et je ne compris pas dans un premier temps l'importance de ce butin que mon grand-père brandissait en hurlant : « C'est toujours ça qu'ils n'auront pas ». Ce n'est qu'une fois à l'école, où je pus étudier l'Histoire, que je saisis l'utilité de toutes ces prises de guerre qui me paraissaient bien maigres au regard de tous les dégâts commis par nos deux ennemis depuis le Moyen Âge. En même temps, ce cri de victoire me plongeait dans une épouvante sans fonds car il signifiait pour moi qu'ils